

L'histoire et la géographie au tournant

Sémir Badir

Assurément, toutes les sciences se produisent à travers des pratiques discursives, même les plus hermétiques, telle la chiromancie, même les plus techniques, telle l'ingénierie. Certaines sciences, cependant, se produisent presque exclusivement sous cet aspect: le savoir qu'elles pratiquent, dans la recherche comme dans l'enseignement, est fondamentalement discursif. La philosophie, les lettres, les sciences du langage, les sciences humaines et sociales relèvent de ce cas.

Pourtant, l'épistémologie de type philosophique ne s'intéresse guère à l'aspect discursif des sciences. Elle s'en fait même un mérite: il y a mieux à faire, prétend-elle (Popper 1959, p. xxv). Car, selon cette approche, les sciences ont des schèmes de rationalité indépendants de leurs manifestations discursives (dès lors que ces schèmes sont aussi bien d'application, par exemple, dans les manipulations en laboratoire) et bien trop spécifiques pour être dégagés correctement à partir de publications, lesquelles ne sont que des publications de l'activité scientifique (d'où la formalisation de type logique souvent recherchée par les épistémologues). La sociologie des sciences a, comme on sait, pris le contrepied de cette épistémologie rationaliste mais son intérêt pour les discours demeure secondaire. Ceux-ci ne servent que de témoins pour l'édification de facteurs praxéologiques a priori non discursifs, tels le parcours et la position académique des

chercheurs, le classement des universités et des revues, les interactions entre scientifiques et publics.

Pour rendre compte du discours comme activité inhérente au savoir, un autre type d'approche gagne à être envisagé. L'ouvrage que Greimas et Landowski (1979) ont dirigé sous le titre *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales* en a montré le moyen. Ce que j'appelle "épistémologie discursive" (Badir 2022; Ltrr13 2024) cherche à tirer dans une perspective large l'enseignement de cette approche sémiotique en la positionnant face aux concurrents mieux installés que sont l'épistémologie philosophique et la sociologie des sciences. Elle peut trouver à s'enrichir de travaux antérieurs, notamment ceux réalisés au sujet des deux disciplines qui seront visées dans cette étude, à savoir l'histoire (Lozano 1987) et la géographie (Staszak 1997; Claval 2001).

1. *Paradigmes et tournants*

Une illustration de ce que peut apporter une épistémologie discursive concerne les notions de changement de paradigme (*paradigm shift*, en anglais) et de tournant (*turn*). Il est notoire que la notion de paradigme a été théorisée par Thomas Kuhn (1962) dans un essai consacré à l'histoire des sciences naturelles (avec le développement d'exemples en optique, chimie, microbiologie). La notion de tournant lui est contemporaine. Elle a été proposée par Richard Rorty (1967) pour caractériser un "tournant linguistique" (*linguistic turn*) en philosophie, puis fréquemment utilisée à partir des années 1980 avec divers adjectifs (introduits principalement en anglais: *cultural*, *social*, *practice*, *material*, *spatial*, *visual*, etc.). À chaque fois la notion a permis de caractériser un mouvement historique dans une discipline relevant des sciences sociales ou des *humanities*.

Cet exemple illustre donc, en premier lieu, entre deux notions apparemment proches un partage d'emploi selon les disciplines en ligne de mire: bien que la notion de para-

digme, avec les changements qu'elle permet de considérer, ait en fin de compte été largement répandue, elle a été initialement conçue en fonction des conditions épistémologiques et sociales caractéristiques des sciences expérimentales; en revanche la notion de tournant a paru appropriée aux sciences humaines. En deuxième lieu, l'exemple montre que les conditions épistémologiques ne sont pas généralisables à toute discipline scientifique mais que leur explicitation est orientée en fonction de tel groupe de disciplines, plus ou moins homogène, pris en considération. La notion de paradigme suppose pour la science une stabilité théorique, laquelle peut être corrodée et finalement renversée, avec profits et pertes; celle de tournant mise davantage sur une théorisation dynamique et perméable, mieux en accord avec le mouvement même du discours. En outre, avec la notion de changement paradigmatique l'accent est mis sur les ruptures historiques dans les pratiques de la science; celle de tournant parie en revanche sur des continuités, même non rectilignes. Enfin, en troisième lieu, s'intéresser à ce qui différencie les notions de paradigme et de tournant est typique d'une approche discursive, là où l'épistémologie philosophique ne chercherait pas à en faire un indice de différenciation entre les histoires des pratiques scientifiques, ni entre ces pratiques elles-mêmes. L'approche discursive recueille des gestes de réflexivité dans les discours de savoir – le terme même de *tournant* n'est pas étranger à la manière dont les philosophes et chercheurs en sciences humaines rendent compte de certaines inflexions théoriques dans leurs disciplines, alors que la notion de paradigme est assignée par l'historien depuis une position externe ou externalisée vis-à-vis des sciences qu'il relate. Il s'agit donc de mettre en évidence ce qui dans le discours affleure comme les traces énonciatives d'une théorisation de la pratique du savoir.

Dans cette étude j'avance l'hypothèse d'un tournant dans l'évolution récente de l'histoire et de la géographie, en qualifiant ce tournant de *sémiotique*, même si, ce faisant, j'admets user d'une *captatio benevolentiae* à l'adresse du lecteur at-

tendu pour le présent volume des Annales du Centre international de sémiotique d'Urbino. L'expression "tournant sémiotique" ne se trouve, à ma connaissance, sous la plume d'aucun historien et géographe, et je ne saurais certainement pas prétendre avoir l'autorité en ces domaines pour l'imposer. Une telle expression est en fait un raccourci à l'égard de deux propositions plus aisément argumentables: d'une part, la conscience d'un tournant a été exprimée récemment (dans les trente dernières années) par des historiens (Stanziani 1998) et des géographes (Arrault 2007), quoique ce tournant ne soit pas nécessairement nommé comme tel, et en tout cas pas qualifié de "sémiotique"; d'autre part, les principes théoriques et méthodologiques qui y ont été récemment formulés présentent des affinités avec la théorie sémiotique et peuvent trouver à être éclairés par ce rapprochement.

2. *La mondialisation*

De prime abord, on pourrait se dire que les objets d'étude de l'histoire comme de la géographie sont déterminés dès les premiers écrits de l'Antiquité: le monde, en ses parties et ses composantes, a constitué pour elles une limite indépassable et non questionnée, en ce sens qu'à la différence de l'astronomie ou de la biologie de l'évolution, l'humanité leur sert de mesure. L'histoire et la géographie sont bien des sciences *de l'homme*. Quelque chose cependant, survenu dans le temps et l'espace social, a pu leur donner à rendre compte de cette limite et, de ce fait, à faire retour sur ce qu'est pour elles un *objet* en deçà de la limite du monde. Cette chose, phénomène ou événement, est la mondialisation.

La mondialisation est une notion répondant de changements intervenus à l'échelle du globe, tels que l'interdépendance croissante des économies nationales et continentales, l'intensification des flux migratoires ou la circulation des informations et des savoirs par les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Bien qu'objectivables,

ces changements sont soumis à une évaluation en termes d'intensité et d'accroissement. La question qui se pose alors consiste à déterminer à partir de quand la mondialisation a eu lieu. Certains envisagent qu'elle a pu être opératoire dès l'aube de l'humanité (avec les flux du peuplement humain depuis environ deux cent mille années). De fait, les historiens (Piel 1999; Hopkins 2002) ont distingué différentes mondialisations, ou différentes étapes de mondialisation: (i) dans la préhistoire et aux moments des premiers empires; (ii) à partir de la Renaissance, avec les premières navigations océaniques (on parle parfois à ce sujet d'une "protohistoire" de la mondialisation); (iii) une "première" mondialisation de 1850 à 1930 à travers le développement du rail et du télégraphe, puis de l'aéronautique; (iv) enfin la mondialisation proprement dite, depuis les années 1980.

N'y a-t-il donc rien de nouveau dans le phénomène de la mondialisation? Ce qui est assurément neuf, c'est le mot lui-même, avec la conception qu'il a suscitée en dehors même des disciplines historiques et géographiques (à savoir chez des économistes et des politologues), bientôt relayée dans la presse. La mondialisation est donc avant tout un événement *discursif*. Même s'il connaît un ancrage objectif, c'est en tant qu'événement discursif qu'il a provoqué au sein de l'histoire et de la géographie une réflexion de type épistémologique qui interroge sa portée théorique et méthodologique, au point que la mondialisation serve de levier pour un changement de direction majeur – un tournant.

3. *L'histoire globale*

Les historiens se sont sentis interpellés par le phénomène objectif, cognitif et discursif que représente la mondialisation (Conrad 2015). Des événements très éloignés les uns des autres, et de natures diverses, prennent à leurs yeux plus de sens lorsqu'ils sont interprétés ensemble, à une échelle qui est celle du monde. Cette interpellation conduit à deux

positionnements antagonistes parmi les historiens: ceux qui ont accepté de faire de la mondialisation un concept transposable à différentes époques (comme évoqué plus haut) et ceux qui, au contraire, n'admettent de mondialisation qu'avec l'avènement du mot et de la conception qui l'a initialement provoquée. Comme le partage entre ces deux positionnements ne correspond à aucun clivage antérieur dans la discipline, il a déclenché dans la pratique historique un moment de réflexivité critique. Les idées qui en ont émergé sont rassemblées sous le terme générique d'*histoire globale*. Car il y a bien une convergence entre ces idées critiques: elles remettent en cause la tradition d'une démarche centrée sur l'histoire nationale.

Elles connaissent néanmoins des aspects contrastés, qu'on peut succinctement évoquer en quatre pôles principaux.

Le premier pôle prend racine dans l'histoire comparée, suivant laquelle des événements historiques sont comparés selon des points de vue différents, par exemple à propos du "massacre de Srebrenica", diversement nommé selon les versions linguistiques des pages de *Wikipédia* (Rogers, Sendjarevic 2012). *L'histoire croisée* table sur le pouvoir de cette comparaison pour construire une nouvelle forme de discours historique, par exemple une étude relative au Vietnam où sont systématiquement recoupés les événements relatés par un historien français de l'Indochine, un historien vietnamien formé en France et un historien vietnamien formé en Chine (Brocheux 2005).

Le second pôle est l'*histoire connectée*, dont le chef de file est Sanjay Subrahmanyam (2005). Cette approche cherche à expliquer comment des aires culturelles distinctes s'influencent, unilatéralement ou mutuellement, à travers le commerce, les voyages personnels et les alliances.

Le troisième pôle, sous diverses appellations, périodise l'histoire à l'échelle du monde – une appellation commune est *histoire mondiale*. Les dissensus y sont souvent exacerbés, par exemple entre la périodisation admise en Occident et la périodisation chinoise. Les critères de périodisation en

constituent l'enjeu, de sorte que cette histoire mène souvent à une critique idéologique (Inglebert 2020, p. 65).

À ces trois pôles il faut ajouter, bien que son ancrage dans la discipline historique ne soit pas bien affermi, celui des études postcoloniales (et "décoloniales") car elles participent du même effort de "décentrement" du regard promu dans toutes ces approches, décentrement relatif tant aux histoires nationales qu'aux études historiques occidentales en général. La caractérisation spatiale de l'histoire y est fortement accentuée – au point que certains historiens ont parlé de "*spatial turn*" (Stock 2015).

Mon hypothèse commence ainsi à se découvrir: l'histoire globale, dans la variété de ses approches, se réclame de principes méthodologiques qui s'opposent à l'approche traditionnelles de l'histoire et justifient la plausibilité d'un tournant dans la discipline. Je dégagerai ces principes, au nombre de deux, de manière à faire ressortir leur compatibilité avec les méthodes sémiotiques, ce qui finira d'appuyer l'hypothèse que j'ai avancée.

Dans les études d'histoire globale, il existe une propension à privilégier l'approche *synchronique*, ce qui, naturellement, détonne avec la représentation ordinaire de la démarche historique. Cette synchronicité se repère à la fois dans une méthode comparative (équivalant à ce qu'on appelle, en sémiotique, l'analyse paradigmatique) et dans la recherche de connexions (effectuant l'équivalent d'une analyse syntagmatique) entre des faits intégrés dans un "réseau" (tel le réseau commercial existant autour de la Méditerranée ou dans le bassin océanique de l'Asie du Sud-Est) ou dans un "système" (tel le système bancaire international).

Plus étonnamment encore au regard de l'histoire traditionnelle, l'histoire globale adopte une démarche *hypothéti-co-déductive*. Elle cherche à expliquer (plutôt que décrire et interpréter) des événements dont les particularités sont prises en compte à condition d'être intégrées dans un processus général, par exemple le processus du colonialisme ou celui de l'altermondialisme. Une telle démarche se différencie de

l'interprétation inductive en raison de ses effets. L'histoire nationale propose des "leçons" à tirer de l'interprétation des événements passés; elle inscrit sa forme de savoir dans un rôle éducatif. L'histoire globale en revanche assigne à sa description explicative une fonction critique, déliée des enjeux nationaux, parfois même en opposition avec eux. Cette fonction rapproche davantage l'histoire globale de la recherche en sciences humaines et sociales.

L'écart avec les fondements de la philosophie de l'histoire ne saurait être plus apparent. On rappellera à cet égard que Heinrich Rickert avait avancé la compréhension comme forme de savoir précisément afin de proposer un contrepoint vis-à-vis de l'explication prônée par le positivisme comtien et dominante dans les sciences de la nature. Wilhelm Dilthey avait élevé cette forme en principe au bénéfice de l'épistémologie des sciences humaines et sociales naissantes. Un tel écart n'a pas échappé aux défenseurs de l'histoire globale. Il est alors réduit, ou minimisé, en fonction d'une distinction avancée par Hans Reichenbach (1938) entre *contexte de découverte* et *contexte de justification*: les historiens globalistes demeurent, en vue de l'édification de preuves, attachés à l'étude documentaire des faits selon une approche inductive et chronologiquement justifiable. Leur projet ne s'en justifie pas moins par des hypothèses à valeur explicative.

Un mot dit ce compromis, ou cette tension, dans le cadre des études sur la mondialisation: un événement réputé "glocal" suit une logique de découverte locale mais se justifie par son incidence au sein d'une globalité matérielle (réseau) ou fonctionnelle (système). Un monde glocal est un monde a-centré. Il constitue en revanche une totalité finie (c'est ce que dit le mot anglais *globalization*) à partir de laquelle les éléments sont intégrés et interdéfinis.

Le monde est devenu la scène sur laquelle apparaissent les événements. La question qui se pose à son endroit est celle de ses limites. Par exemple, en ce qui concerne l'étude des échanges commerciaux en Asie, il existe trois configurations possibles: l'Inde et l'Océan Indien, la Chine et l'Asie

centrale, l'Asie du Sud-Est (Stanziani 2018). Les historiens se critiquent les uns les autres, non en fonction des faits et documents mais en vertu du cadre qui leur donne sens. Le monde joue un rôle cognitif précis: celui que lui attribue l'historien pour assigner les événements dans une structure.

La caractérisation de monde-là est fondamentalement spatiale, tandis que la mondialisation endosse la fonction temporelle nécessaire à son instauration. Il s'agit bien d'un monde *constitué* par la mondialisation, dont on a vu qu'elle-même, par delà les velléités d'objectivation du phénomène, dépend d'une conception savante, plus exactement, d'une énonciation. Ce qu'il importe de comprendre est que le monde devient l'*échelle* à laquelle le reste se mesure, la *scène* sur laquelle tout prend place. Cela n'était pas le cas auparavant. Dans les histoires à caractère national ou régional, le temps et l'espace correspondaient à des coordonnées formelles, mathématisables, hors de tout ancrage historique. Le monde n'était lui-même qu'une entité abstraite, désignant commodément, c'est-à-dire sans qu'on s'y attarde, un réceptacle d'accueil pour ces coordonnées. Sur ce point, la différence de situation entre l'histoire traditionnelle et l'histoire globale est analogue à ce qui s'est passé entre la grammaire comparée et la linguistique structurale. Dans la grammaire comparée, le temps et l'espace étaient donnés d'avance, et l'on constatait des changements dans les lois phonétiques depuis le point de vue de Sirius. L'objet de l'histoire (le monde) demande à être constitué, semblablement au fait que la langue, avec Saussure, a été constituée en objet pour la linguistique.

4. De la géographie universelle au système Monde

La mondialisation, en tant que conception d'événements et phénomènes issue de l'économie et de la science politique a interpellé les géographes de manière similaire aux historiens. Bien entendu, une approche spatiale et synchronique

ne saurait être tenue pour nouvelle en géographie. Que cette approche définisse le monde comme totalité finie n'est pas non plus perçu comme une nouveauté. Mais la *conscience* que c'était bien là l'effet que le savoir géographique avait sur son objet est restée longtemps vague et implicite. La mondialisation comme événement discursif a suscité auprès des géographes une réflexivité critique qu'ils n'avaient pas encore pleinement développée. C'est donc dans une démarche d'explicitation qu'a été relue l'histoire de la géographie dite "moderne", laquelle était dénommée au XIX^e siècle "géographie universelle" (de la même façon que les historiens envisageaient, eux aussi, une "histoire universelle" consistant à compiler les histoires nationales et à les enchaîner dans une succession chronologique). La géographie moderne a constaté le bouclage du monde à travers la circumnavigation, l'instauration du réseau télégraphique et le voyage au ballon, notamment. Elle y a réagi en développant de nouvelles méthodes d'édification des planisphères. Le sentiment parmi les géographes est que l'être humain, par son action et sa science, a "rétréci" le monde (Capdepuy 2011). La convergence de ces constats, actions et ressentis est que la conscience s'est faite plus nette au fur à et mesure que le monde est devenu l'objet spécifique de la géographie.

Mais que veut dire au juste objet *spécifique*? Dans les années 1980, Olivier Dolffus (1984) avance une nouvelle conception du monde à partir de l'avènement du "système Monde". Reconnaître et observer le monde comme un système oblige à mettre l'accent sur la causalité de relations parfois très éloignées dans l'espace et de conduire leur description vers une finalité explicative. L'exemple en a été montré par l'étude des phénomènes naturels (climat, mouvements tectoniques, glaciers); l'approche systémique a été étendue dans un second temps au monde social: commerciaux, politiques ou économiques, tous les systèmes sont descriptibles à l'échelle du monde. Surtout, le monde est désormais reconnu comme *lieu*: c'est la raison de la majuscule, qui fait du mot *Monde* un toponyme. Ce lieu, le

géographe y insiste, est distinct de la Terre, et le système Monde n'est pas équivalent au système de la Terre, même s'ils coïncident dans l'espace. Cette coïncidence non équivalente est singulière. Si l'on considère, par exemple, la carte physique et la carte politique de la France, il y a bien la possibilité d'envisager deux systèmes distincts mais la coïncidence territoriale demeure assurée par une désignation commune: il s'agit de cartes relatives à un seul lieu, la *France*. Affirmer que le monde est un lieu revient en outre à rejeter sa conception traditionnelle comme méta-espace (Dolffus, Grataloup, Levy 1999, p. 4), lequel avait pour les géographes la même utilité que les coordonnées spatio-temporelle "absolues" pour les historiens. Le monde n'est plus en mesure de rassembler et de coordonner les objets ordinaires des géographes que sont les *régions* du monde. La raison en est que le monde est "multimétrique" (ivi, p. 5): ce lieu connaît des dimensions variables selon la vitesse à laquelle il est parcouru (par voie maritime et par voie aérienne, mais aussi par les télétransportations permises par les satellites et les câbles électriques). Il s'ensuit que le monde n'est plus défini par le rapport entre un centre et une périphérie, comme cela était le cas auparavant, mais par des flux plus ou moins concourants. Si la Terre tourne, désormais il en est de même pour le Monde. Enfin, les notions de lieu et de territoire doivent être elles-mêmes repensées en raison de l'avènement du système Monde. Si le Monde est descriptible comme une totalité finie, il demeure sans contours. La possibilité d'une description géographique d'un objet sans contours demeure problématique.

Avant Dolffus, il existait assurément des conceptions de système *comme monde*. Cela concorde avec la description d'une "économie-monde" autour de la Méditerranée chez Fernand Braudel (1962), ou des "*System-Worlds*" d'Immanuel Wallerstein (1974). Tout autre chose est de concevoir le monde *comme système*. L'objet monde existe; il s'agit à présent de le décrire selon sa véritable nature. Le système Monde offre au monde une définition ontologique nouvelle (et non pas seu-

lement une acception épistémologique que l'on adjoindrait, vaille que vaille, à son appréhension métaphysique invétérée).

En tous ces rapports, les questions que se posent aujourd'hui les géographes sur leur objet me paraissent similaires à celles posées par Saussure pour la linguistique. J'énumère cinq points plausibles de rapprochement.

- 1) Dans une lettre fameuse, Saussure (1964, p. 95) affirmait que son but était de "montrer au linguiste ce qu'il fait". C'est le même geste de réflexivité critique que l'on trouve dans des travaux de géographie où, en fonction d'une archéologie du discours, est interrogée le type et les critères d'objectivité assignés aux objets d'études géographiques.
- 2) Si le *distinguo* Terre *vs* Monde ne saurait correspondre à celui posé, pour la langue, entre un plan d'expression et un plan de contenu, il présente la même singularité de conception, puisqu'il construit une entité biface où deux plans se distinguent par leur opposition mutuelle, comme le recto et le verso d'une feuille de papier.
- 3) La langue conçue comme un système est avant tout une manière de rejeter définitivement la conception logique du langage comme nomenclature, pour laquelle la composition syntaxique des éléments n'ajoute rien à la définition de ces derniers. Le monde, non moins que la langue, ne peut être réduit à la somme de ses éléments, mais il les *constitue* comme éléments en fonction de son organisation.
- 4) Semblablement au fait que les définitions sociales, historiques et psychologiques ne permettent pas d'atteindre la spécificité de l'objet de la linguistique – la langue –, de même le monde demande, de la part des géographes, à être étudié selon la spécificité qui en fait un objet pour leur discipline.
- 5) Enfin la langue n'est pas un système abstrait, un pur construit théorique, mais un **système fonctionnel** et dynamique (un "navire en mer", selon l'image saussurienne). Il en est de même pour le monde, indissociable de la mondialisation qui lui donne son mouvement propre.

5. *Un tournant sémiotique?*

Même si la linguistique saussurienne a pourvu la sémiotique d'inspiration greimassienne de ses fondements théoriques, le rapprochement proposé avec la géographie laisserait un goût d'anachronisme, ou risquerait de donner à croire que celle-ci a opéré son tournant avec un siècle de retard sur la linguistique. Mieux vaut dissiper cette impression en montrant ce que ce rapprochement laisse irrésolu dans la théorisation géographique et, par cela, comment celle-ci rejoint des questions actuelles en sémiotique. J'en évoquerai trois.

Le monde, *en son genre*, est l'unique système existant. À cet égard, l'objet géographique se démarque de l'objet linguistique, lequel est *nécessairement* pluriel: s'il n'existait une pluralité de langues, sinon une variété innumérable de systèmes linguistiques, rien ne permettrait de distinguer la langue du langage, et l'objet de la linguistique pourrait se résorber dans celui de la logique (dont le métalangage doit être capable, théoriquement, de couvrir sans perte toutes les variétés d'application d'un langage formel, à quelque ordre qu'il appartienne). Or la sémiotique s'éloigne de la linguistique structurale par l'hypothèse de la narrativité. En son genre, le récit peut également être considéré comme un système unique. La somme de toutes les phrases qui le composent, ou de tous les récits qu'ils comportent, n'est pas encore assimilable à son genre spécifique, que l'on paraphrase parfois, et c'est symptomatique de l'affinité théorique existant entre le récit et le monde, "l'univers du sens".

Le genre spécifique susceptible de caractériser aussi bien le monde que le récit n'a pas d'équivalent en linguistique. Certes, la leçon saussurienne est bien de révéler la langue en sa nature propre, à savoir comme objet *sémiologique*. Mais cette sémiologie envisage d'autres systèmes de signe avec lesquels les langues entretiennent des rapports de coexistence et de concomitance – on pense ici, par exemple, à l'écriture et à la communication par séma-phores. Au contraire, les "autres" objets que le géographe

et le sémioticien se donnent n'entrent pas dans un rapport de coexistence avec, pour les uns, le monde, pour les autres, le récit. Mais ils sont *conditionnés* par le système conçu pour eux. Comme évoqué plus haut, une chose est de concevoir le système de tel objet *comme* un monde ou *comme* un récit, ainsi que cela a lieu dans les études ordinaires des sémioticiens et des géographes. Tout autre est de concevoir le monde et le récit, unique en leur genre, comme des systèmes, et c'est le mérite de la géographie comme de la sémiotique, cette fois à peu près synchrones (les années 1970 et 1980), d'en avoir posé l'hypothèse théorique.

Le système Monde est fonctionnel, dynamique. Disons plus nettement que c'est un système ouvert. Dolffus est catégorique à ce sujet: le système Monde non seulement est inachevé mais il est appelé à ne jamais l'être – sans quoi, ce n'est plus le Monde. Il doit cette ouverture à sa multimétrie (c'est-à-dire à la multiplicité de ses multiplicités) et à son interaction ininterrompue avec le système de la Terre. Semblablement, l'univers du récit est multimétrique (par les paramétrages de la langue, des normes sociolectales et idiolectales, des prescriptions textuelles, mais encore par la diversité de ses ancrages phénoménologiques, cognitifs ou praxéologiques) et en constante interaction avec ce que les sémioticiens appellent, au gré des sensibilités théoriques, "praxis", "sémiase" ou "référence".

J'espère que ces points rendent convaincant le rapprochement établi entre les préoccupations des géographes et celles des sémioticiens. Suffisent-ils pour faire l'hypothèse d'un tournant sémiotique en géographie? Soyons clairs: un tel tournant ne saurait résulter d'une influence directe de la sémiotique, ni des fondements issus de la linguistique structurale, à la géographie. Mais il peut être envisagé par le filtre d'un imaginaire épistémique. Cette dimension imaginaire, à laquelle n'échappe aucun discours de savoir, permet d'expliquer le caractère implicite des accents sémiologiques et sémiotiques de cette théorisation, et éventuellement leur caractère différé. On ne saurait méconnaître le poids de

l'empirisme en géographie comme en histoire. Le temps pour les historiens, l'espace pour les géographes sont de nature fondamentalement empirique. Avec la mondialisation et le monde fini mais sans contours qui s'ensuit, ces savants se sont trouvés devant des problèmes d'un genre nouveau: dans quelle mesure la mondialisation est-elle un phénomène observable? Et comment décrire le fait du monde en tant que tel? La notion de système, ou ce qui en tient lieu pour les historiens, à savoir une approche synchronique associée à une orientation hypothético-déductive, a permis d'introduire ces questions, de les réverbérer dans le discours des géographes et des historiens pour, finalement, envisager qu'elles apportent dans ces disciplines une inflexion épistémologique de premier plan.

Bibliographie

Arrault, J.-B.

2007 *Penser à l'échelle du Monde. Histoire conceptuelle de la mondialisation en géographie (fin du XIX^e siècle/entre-deux-guerres)*. Thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne-Paris I.

Badir, S.

2022 *Les pratiques discursives du savoir*, Lambert-Lucas, Limoges.

Berger, S.

2003 *Notre première mondialisation*, Seuil, Paris.

Braudel, F.

1962 *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* [1949], 2^e éd. augmentée, Armand Colin, Paris.

Brocheux, P.

2005 *Une histoire croisée: l'immigration politique indochinoise en France (1911-1945)*, in *Hommes et Migrations* n. 1253, pp. 26-38.

Capdepuy, V.

2011 *Au prisme des mots*, in *Cybergeog*, document 576, pp. 1-57.

Claval, P.

2001 *Épistémologie de la géographie*, Nathan, Paris.

Conrad, S.

2015 *What Is Global History?* *Princeton University Press, Princeton & Oxford*.

- Dollfus, O.
1984 *Le système Monde. Proposition pour une étude de géographie*, in Groupe Dupont (coll.), *Systèmes et localisations*, Geopoint, Avignon, pp. 231-240.
- Dollfus, O., Grataloup, C., Levy, J.
1999 *Trois ou quatre choses que la mondialisation dit à la géographie*, in *L'espace géographique* n. 28, pp. 1-11.
- Greimas A. J, Landowski É. (éds)
1979 *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Hachette, Paris.
- Hopkins, A. G.**
2002 *The History of Globalization – and the Globalization of History*, in Id. (ed.), *Globalization in World History*, Norton, New York, pp. 12-44.
- Inglebert, H.
2020 *Les historiens et la mondialisation (1990-2020)*, in *Diogenes*, n. 271-272, pp. 52-70.
- Kuhn, T.
1962 *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago University Press, Chicago.
- Lozano, J.
2015 *El discurso histórico* [1987], Sequitur, Madrid.
- Lttr13
2024 *Le discours de la linguistique*, ENS Éditions, Lyon.
- Piel, J.
1999 *De quelques considérations lexicales et historiques à propos de la mondialisation*, in GEMDEV (coll.), *Mondialisation. Les mots et les choses*, Karthala, Paris, pp. 141-166.
- Popper, K. R.
1959 *The Logic of Scientific Discovery*, Routledge, London.
- Reichenbach, H.
1938 *Experience and Prediction*, Phoenix Books, Burlington.
- Rogers, R., Sendjarevic, E.
2012 *Neutral or National Point of View? A Comparison of Srebrenica Articles across Wikipedia's Language Versions*, in *Wikipedia Academy: Research and Free Knowledge*, pp. 1-74.
- Rorty, R. (ed.)
1967 *The Linguistic Turn. Recent Essays in Philosophical Methods*, Chicago University Press, Chicago.
- de Saussure, F.
1964 *Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet*, “**Cahiers Ferdinand de Saussure**” n. 21, pp. 91-130.

Stanziani, A.

2018 *Les entrelacements du monde. Histoire globale, pensée globale XVI^e-XXI^e siècles*, CNRS Éditions, Paris.

Staszak, J.-F. (éd.)

1997 *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, L'Harmattan, Paris.

Stock, P.

2015 *History and the Uses of Space*, in Id. (ed.), *The Uses of Space in Early Modern History*, Basingstoke: Palgrave Macmillan, pp. 1-18.

Subrahmayam, S.

2005 *Explorations in Connected History. From the Tagus to the Ganges*, Oxford University Press, Oxford.

Wallerstein, I.

1974 *The Modern World-System, vol. I: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, Academic Press, New York/Londres.